La balade urbaine : mimèsis, sémiosis et poïésis du territoire

Julien Thiburce
Université Lumière – Lyon 2, Laboratoire ICAR (UMR 5191)

Introduction

Lors des séances de séminaire qui ont donné lieu à cet ouvrage collectif, la notion de territoire a été approchée selon deux interprétations complémentaires, la *mimèsis* d'une part, et la *sémiosis* d'autre part. Si l'on regarde du côté de la philosophie aristotélicienne à partir de laquelle ces dynamiques ont été théorisées, la mimèsis peut être appréciée en tant que procédé de *représentation* et d'*imitation* du monde, de ses objets et de ses sujets, tandis que la sémiosis consiste en la mise en relation d'un signifiant (ou plan de l'expression) et d'un signifié (ou plan du contenu) particuliers en vue de former une *présentation* et une relation de sens spécifique, propre à une situation d'énonciation.

En vue de dépasser cette dichotomie entre mimèsis et sémiosis, il nous semble profitable de se saisir de l'apport de la narratologie bakhtinienne avec la notion de *poétique* (Bakhtine, 1978). La *poétique du langage*, chez Bakhtine, est notamment convoquée ou provoquée par des phénomènes de « plurilinguismes » dans les textes littéraires. De multiples « voix » s'enchevêtrent pour la formation d'un discours *dialogique*, où un énoncé cité et un énoncé citant s'embrassent, s'enjambent, s'enchâssent, se télescopent, se contrastent et s'alimentent l'un l'autre. Mais pratiquer la ville, ce n'est pas pratiquer un texte littéraire.

La ville est un lieu où une diversité de discours en coprésence se déploient dans une hétérogénéité de langages, de l'urbanisme au paysagisme en passant par l'architecture, l'affichage public, la signalisation institutionnelle, etc. La perception et l'interprétation de discours dans la ville, par des acteurs dans un temps et un espace donnés, s'opèrent *via* une sélection de traits (non) pertinents pour une activité située. Dès lors, cette sélection place le sujet de cette perception dans un rapport à lui-même, aux autres sujets et aux objets de l'environnement. Se forme alors un *cadre de l'ex-*

périence (Goffman, 1974a et 1974b) aux frontières labiles sans cesse reconfigurées. Dès lors, comment saisir le territoire non pas comme une image fixe à percevoir et à parcourir, mais plutôt en tant que processus d'appropriation de l'espace (Lamizet, 1997), dans sa formation même ?

C'est en travaillant sur des (re)médiations de pratiques de la ville dans une balade urbaine guidée que nous enquêtons sur l'élaboration dynamique d'un territoire entre *mimèsis*, *sémiosis* et *poïésis*. Dans cette pratique, la conception et l'aménagement de l'espace urbain sont questionnés *in situ* pour expérimenter collectivement des sens de la ville. Aussi porterons-nous une attention particulière à la dimension écologique de cette (re)médiation, aux modalités par lesquelles des valorisations de pratiques sociales, politiques et culturelles émergent localement, comme étant tacitement partagées ou non.

Dans la phase de conception, les guides ont mis en place des repérages et ont produit un itinéraire spatial et discursif par des recherches documentaires et archivistiques. Lors de sa réalisation, ils se font l'expérience d'un environnement constitué par des objets et des sujets qui le (dé)forment. C'est là une articulation fondamentale pour un regard sémiotique sur les pratiques communicationnelles entre un fond(s) culturel commun et des liens spécifiques à l'environnement, selon un vécu et un agir singuliers. Par *stratégies* ou *tactiques* (de Certeau, 1990 : 62-63), comment un territoire émerge-t-il entre présentation et modification de la ville par rapport à la contingence, l'inattendu et la surprise ? Dans quelle mesure des énoncés influent-ils dans une réflexion collaborative *en parcours* (Boudon, 2013 ; Basso Fossali, 2017) [1] ?

Par l'analyse sémiotique de discours sur la ville et dans la ville, on questionne ainsi les tentants et aboutissants d'une appropriation de l'espace public en situation, entre des pratiques langagières introjectées et une immédiateté événementielle aux niveaux politique, social et culturel.

1 Dispositif d'enregistrement et attestation de la pratique

Par notre travail de thèse (Thiburce, en cours), nous enquêtons sur le dialogisme en jeu dans les pratiques de la ville afin d'appréhender (i) la mesure dans laquelle ces pratiques sont normées et tacitement partagées (ii) et les processus sémiotiques par lesquels des (ré)appropriations de l'espace sont mises en œuvre. Pour notre proposition sur la notion de *territoire*, les mots de Bakhtine (1978 : 115) à propos de la pratique littéraire peuvent un être appui pour questionner les appropriations en jeu dans les pratiques et les énonciations situées lors d'une balade urbaine guidée :

> [Jusqu'en] énonciation où il est approprié, le discours n'est pas dans un langage neutre et impersonnel (car le locuteur ne le prend pas dans un dictionnaire !) ; il est sur des lèvres étrangères, dans des contextes étrangers, au service d'intentions étrangères, et c'est là qu'il faut le prendre et le faire « sien ». Tous les discours ne se prêtent avec la même facilité à

1. Chez Pierre Boudon (2013) et Pierluigi Basso Fossali (2017), le *parcours* émerge d'une pratique en acte de l'espace. Aussi est-il appréhendé dans notre proposition au niveau spatio-temporel de l'activité en cours (itinéraire parcouru) comme à niveau biographique des participants (parcours de vie).

> cette usurpation, cette appropriation. [...] Le langage n'est pas un milieu neutre. Il ne devient pas aisément, librement, la propriété du locuteur. Il est peuplé et surpeuplé d'intentions étrangères. Les dominer, les soumettre à ses intentions et accents, c'est un processus ardu et complexe !

Cette réflexion de Bakhtine sur les pratiques linguistiques nous fait nous poser une série de questions qui jalonnent notre travail sur l'élaboration d'un *milieu* urbain [2]. En effet, quelles énonciations les acteurs de la ville négocient-ils et quels sont les discours sur lesquels porte leur attention ? S'il y a des « étrangers » aux discours en question, qui sont-ils ? Et, finalement, jusqu'à quel point une *énonciation* participe-t-elle d'une *appropriation* de la ville, un espace urbain fait sien et *rendu propre à* une pratique par une pratique en cours ?

Pour le travail du chercheur, on est amené à réfléchir sur les conditions les plus propices pour la caractérisation des *dynamiques sémiotiques* et des *processus sémiosiques* de l'espace urbain. Comment, en effet (re)médier la parole des acteurs sociaux dans la pratique *in situ* de terrain et dans l'analyse que l'on formule en vue de ne pas rendre cette parole étrangère à elle-même ? [3].

Nombre d'études sur la (re)configuration sociale du sens de l'espace ont adopté une posture ethnométhodologique (Garfinkel, 1967 ; Goffman, 1974). Des « récits habitants » (Augoyard, 2001) et des « événements interactionnels » (Mondada, 2001) sont alors mis au jour par la conduite de questionnaires ou d'entretiens (Mondada, 1999 et 2000 ; Cosnier, 2001). Ces démarches mobilisent des récits sur l'espace urbain à un niveau réflexif et méta–, de manière asynchrone par rapport aux actions sur lesquelles portent ces récits des acteurs sociaux.

Pour notre part, la (ré)énonciation collaborative sur la ville qui se déploie dans la ville même en interaction dans le cours de la balade urbaine nous semble être est un bon candidat pour l'appréhension d'une appropriation de l'espace. Cette pratique de terrain favorise l'étude de diverses tensions narratives et affectives qui émergent pour des acteurs de la ville, dans une dimension écologique de l'expérience (Pecqueux, 2012) en interaction.

En effet, l'observation et l'attestation de pratiques langagières en situation naturelle (*naturally occurring data*) (Traverso, 2008 : 314) sont un site privilégié pour étudier les valorisations en jeu dans les perceptions et les énonciations en acte :

> Les corpus sont constitués à partir de données collectées dans des situations sociales « naturelles », dans le sens où elles ne sont pas construites par le chercheur en vue de sa recherche. Ils visent en premier lieu à permettre l'étude des pratiques sociales et interactionnelles des individus.

2. L'acception que nous nous faisons de la notion de notion de milieu est celle théorisée par l'anthropologue Tim Ingold (2013) qui renvoie au couplage entre un système et un environnement dans les modalités de constitution d'un habitat, à la suite d'une réflexion sur la notion d'*Umwelt* développée par Jakob von Uexküll ([1956] 2010). L'analyse d'une parole située sur/dans la ville permettrait d'avoir des indices sur ce caractère non « neutre » du milieu par des (ré)appropriations opérées socialement.

3. Cette réflexion trouve un écho avec la réflexion proposée par Julia Bonaccorsi dans le chapitre 1.1 sur le territoire en tant qu'espace élaboré par le travail de terrain, par le chercheur et par les acteurs sociaux.

Le fait de pouvoir rejouer la pratique située, par l'enregistrement audio-vidéo réalisé, rend ainsi possible l'interprétation et l'analyse de la scène à un niveau de granularité plus ou moins fin, selon les finalités de la recherche. Pour nous, cette démarche d'observation et d'attestation *in situ* et *in vivo* n'est pas concurrente à la réalisation d'entretiens : elles sont complémentaires en ce qu'elles mettent en lumière diverses modalités de *dire*, de *montrer* (Wittgenstein, 1975) et, par là même, de *faire* la ville. Mais comment constituer les données et comment les traiter *a posteriori ?* Avant de présenter notre méthodologie directement liée à nos questions théoriques, il convient de présenter la pratique que nous avons suivie et enregistrée.

La représentation ci-dessous, annotée (i) des noms donnés aux points d'arrêts par les guides et (ii) de la durée de ces arrêts [4], dessine le parcours de cette balade. Intitulée *Esprit skate*, elle porte sur le thème de la pratique du skateboard à Lyon et les enjeux qu'elle sous-tend aux niveaux social, politique, économique et culturel. Cette (re)médiation est coordonnée par le service des Balades Urbaines des musées Gadagne (Musée d'Histoire de la Ville de Lyon) qui a sollicité deux professionnels de l'image skateboardistique, photographes et vidéastes, pour instaurer une réflexion avec des usagers sur une problématique contemporaine [5]. En suivant deux occurrences de cette balade, nous avons l'intention d'observer les variations de l'une à l'autre, tant dans l'activité elle-même que dans les pratiques de la ville environnante. Le parcours ci-dessous correspond à la première balade que nous avons suivie. Celle-ci s'est déroulé avec des personnes qui travaillent « en interne » des services de la Ville de Lyon, un jour de semaine sur le temps de pause de travail, entre 12h et 14h.

1.1 Observation participante et subjectivité du regard

Nous avons donc procédé à l'enregistrement audio-vidéo de balades en vue d'attester des dynamiques langagières et praxéologiques à l'œuvre dans la *co-construction* du sens (Kerbrat-Orecchioni, 2005) de la ville. Pour ce faire, nous avons pris appui sur un faire développé en analyse conversationnelle qui a déjà démontré sa capacité heuristique et sa pertinence méthodologique : l'enregistrement audiovidéo d'interactions au cours de visites guidées (Traverso, 2014 ; De Stefani et Mondada, 2017) ou dans d'autres situations, notamment en site commercial (Kerbrat-Orecchioni et Traverso, 2009). Nous avons néanmoins modifié le dispositif d'usage afin de le mettre en continuité avec nos perspectives théoriques.

4. Quelques fois, il y a eu des « faux départs » de la part des participants : alors qu'ils se dirigeaient vers le point d'arrêt suivant, ils ont poursuivi un thème déjà engagé ou ont initié un autre thème, pertinent à l'endroit en question, d'où la présence d'une somme de deux temps à certains points d'arrêt.

Ici, nous mobilisons les informations cartographiques disponibles sur le site Internet Géoportail (https ://www.geoportail.gouv.fr) de l'Institut national de l'information géographique et forestière (IGN). Plutôt qu'une carte d'état major ou une carte administrative déjà très fournies en informations (noms de lieux et d'espaces, frontières, mise en forme des échelles territoriales, etc.), nous avons opté pour une vue aérienne à l'échelle (1 :17055) permettant de visualiser diverses annotations (les noms et temps d'arrêts, le parcours tracé en blanc) sans encombres.

5. Dans une perspective sémiotique et communicationnelle, il serait d'ailleurs intéressant d'analyser les discours « paratextuels » (Genette, 1994) de la balade urbaine : les énonciations sur les sites Internet de la Ville et des Musées Gadagne, sur leurs pages Facebook, ainsi que sur les plaquettes de communication qui accompagnent, implémentent et instituent cette pratique. On pourrait ainsi observer les modalités par lesquelles ces institutions politique et culturelle énoncent et valorisent cette pratique de médiation culturelle auprès des usagers par rapport à d'autres médiations.

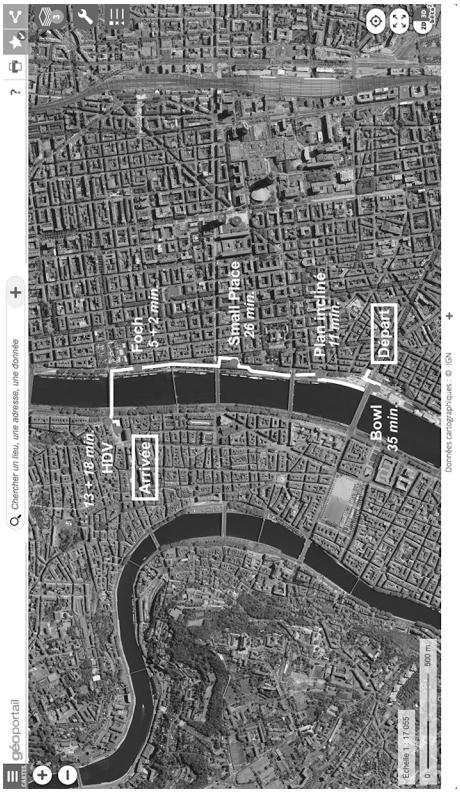


Figure 1 – Parcours de la balade urbaine *Esprit skate* – 31.05.16

Deux caméras à deux fins distinctes et complémentaires ont été mobilisées. L'une, manipulée par nous-même sur le mode de l'*observation participante*, est présente en vue de la constitution d'un plan large de l'événement interactionnel dans l'espace public que représente la balade urbaine[6]. L'autre a été confiée aux participants en vue d'appréhender la dimension « performative » (Austin, 1970) en jeu dans les liens entre énonciations en interaction et perceptions de l'espace urbain. Nous avons essayé de formuler une consigne au groupe dans l'intention de dessiner des grandes lignes directrices sans trop en diriger l'utilisation : « chacun d'entre vous peut se saisir de la caméra de la manière souhaitée et dans la durée voulue ; vous pouvez filmer ce que vous voulez, quand vous le voulez ; si la personne qui a la caméra ne veut plus filmer et qu'aucun participant ne souhaite la prendre, la caméra peut être éteinte ou m'être rendue ».

6. Notre pratique dans l'interaction pourrait *a priori* être caractérisé d'observation par « caméra discrète », à la suite des travaux de Jacques Cosnier (2001) sur l'observation de la fréquentation d'une rue lyonnaise, en ce que nous avons cherché à atténuer notre présence en ne prenant pas part aux échanges de manière auto-initiée. Néanmoins, le fait d'avoir été sélectionné comme *addressed recipient* par des interactants qui sollicitaient, commentaient et questionnaient notre présence, motive la caractérisation de notre pratique « d'observation participante ».

Ci-après, une capture d'écran de l'enregistrement vidéo représente les prises de vues effectuées par l'une (Vue 1) et l'autre (Vue 2) des caméras [7].



Figure 2 – Vue multiscope de l'interaction – 31.05.16

C'est cette deuxième caméra (Vue 2) qui constitue un ajustement méthodologique propre à notre travail. Nous l'avons en effet confiée aux participants dans le but d'appréhender la gestion des dimensions sociales et intimes de l'expérience de manière instrumentée. Elle constitue non seulement une *documentalisation* d'une perception et d'une énonciation en acte, mais aussi une *textualisation* et une *modalisation* d'un rapport (inter)subjectif à la ville. Documentalisation, l'enregistrement l'est sur le mode de l'archive d'un événement localisé : c'est l'enregistrement d'un quelque-chose-en-train-de-se-passer pour un après (pour le travail du chercheur, principalement). Textualisation, l'enregistrement l'est dans les différentes possibilités de réception, de production et d'interprétation d'une pratique interactionnelle située : c'est la perception instrumentée d'un quelque-chose-qui-se-passe pour l'*ici et maintenant* dans l'instauration et la négociation d'un point de vue [8] sur/dans la scène pratique.

7. Pour identifier les participants, une annotation a été ajoutée selon les conventions de transcriptions développées par le groupe ICOR que l'on retrouvera en partie 3.3. Une étiquette à trois lettres est attribuée à chacun des participants selon le modèle suivant : **VF1** (**V**isiteur **F**emme **1**), **VH1** (**V**isiteur **H**omme **1**), **GU1** (**GU**ide **1**), et **DOC** (**DOC**torant).

8. En linguistique énonciative (Benveniste, 1966 ; Ducrot, 1984), le point de vue relève de l'élaboration d'une perspective sur le monde au sein d'un espace discursif, à partir d'une voix énoncée comme sienne ou autre. Pour un développement théorique voir l'*Homo Narrans* d'Alain Rabatel (2009). Nous apprécions ici le point de vue dans cette perspective énonciative, mais aussi phénoménologique dans l'élaboration d'un espace et d'un milieu aux niveaux esthétique et sensible.

L'enjeu de cette méthodologie est, en effet, de saisir d'une part le caractère « stéréoscopique » (Pike, 1967 ; Basso Fossali, 2015) de la sémiotisation de l'espace urbain, entre perspective *émique* (des interactants) et perspective *étique* (du chercheur) et, d'autre part, les tensions entre valeurs axiologiques et valeurs écologiques en jeu dans la négociation d'un environnement. Par ces deux prises de vue, une dialectique s'installe entre les caractérisations sémantiques, symboliques et passionnelles qui émergent des rapports entretenus à l'espace (interactionnel) par les interactants et celles que l'on pourrait présupposer en tant que chercheur [9]. De son expérience immersive à son interprétation, en passant par sa production en territoire, les frontières de l'espace perçu et co-construit sont en mouvement.

Les captures d'écran suivantes représentent les rapports *synchronique* (figure 3) et *asynchronique* (figure 4) dans la tension corporelle et esthétique à l'environnement entre perception oculaire et perception instrumentée.



Figure 3 – Synchronie entre perception oculaire et perception instrumentée

Au regard de la figure 3 ci-dessus, on observe une continuité entre une perception de l'interaction par la caméra (flèche blanche) et une perception oculaire (flèche noire), sans que VH1 ne regarde « à travers » elle. En revanche, sur la figure 4, VF6 filme les deux guides avec la caméra tenue de la main droite (flèche blanche), bras tendu le long du corps, tandis qu'elle regarde en direction d'un module en fer décrit et pointé

9. La gestion intime et sociale de la dimension passionnelle des pratiques sémiotiques peut ainsi être appréhendée de manière dynamique et séquentielle à partir de l'analyse d'interactions situées – et non pas à partir de sa trace dans les énonciations littéraires (Greimas et Fontanille, 1991).



Figure 4 – Asynchronie entre perception oculaire et perception instrumentée

par GU2 (flèche noire) : il y a asynchronie – voire déphasage – dans l'enregistrement opéré par la caméra et l'appréhension sensible de l'espace par l'orientation de son regard et de son corps.

Les participants manipulent la caméra que nous leur avons proposée de manière (i) anticipée (ii) synchronisée ou (iii) à retardement par rapport à leur perception physique de l'espace. Il y a en effet des cas où les participants, respectivement, portent leur regard et leur attention (la tête et le corps) vers un objet avant l'objectif de la caméra, en même temps que l'objectif ou après celui-ci. La parole d'autrui a ainsi des effets à des temporalités diverses sur les points de vue perceptifs et discursifs, instrumentés ou non.

1.2 De l'espace au territoire : questions de focalisation

Par l'occasion d'un travail collaboratif précédent (Thiburce et Chernyshova, 2017), nous avons cherché à saisir (i) la mesure dans laquelle le thème d'une balade urbaine canalise et focalise une certaine perception de l'espace et (ii) comment des discours sur l'espace en interaction influencent les perceptions des objets de la ville. On a observé non seulement une bilatéralité, mais surtout une *récursivité*, entre perception située et savoirs préalables à un niveau local. Cette réflexion sur une pratique langagière en interaction nous avait alors mené à une problématisation des liens entre *phénoménologie* (Merleau-Ponty, 1964) et *épistémè* (Foucault, 1966) à un niveau culturel global.

Dans la balade que nous avons suivie et enregistrée, une récursivité est à l'œuvre entre (i) une forme qui émerge d'une perception (un bloc rectangulaire en pierre) et (ii) la connaissance qu'on en a (c'est un banc) en fonction du discours qu'en donnent les guides : objet détourné de son usage programmé, c'est un spot pratiqué par les skateurs. La récursivité active la modification de la perception de l'entour par un discours qui procède d'une *mise à jour* du savoir d'un sujet. Cette mise à jour modifie alors la perception qu'un sujet se fera de son entour. Nous reviendrons plus loin (partie 3.1) sur ce phénomène qui occupe une place centrale dans la transformation de l'environnement en territoire (territorialisation) *et vice versa* (déterritorialisation).

Le thème de l'*Esprit skate* produit une restriction des champs perceptifs et discursifs sur les pratiques de la ville. À cette étape de notre travail, la notion de territoire peut être appréhendée en contiguïté à celle de *domaine*.

En effet, deux acceptions du terme domaine sont éclairantes pour saisir la transformation de l'espace : d'un côté, le domaine est une *étendue de l'espace* qui est propriété d'un sujet individuel ou collectif et, de l'autre, une *étendue du sens* qui guide des afférences contextuelles et locales dans le parcours global d'un texte (Rastier, 1987). Dans les deux cas, le domaine nécessite une circonscription d'un champ par un marquage différentiel (interne / externe). Lors d'une activité de groupe en parcours, comment ce marquage se déploie-t-il sur les champs de la perception et du discours ?

Les perceptions et les sens de la ville sont liés aux discours et aux pratiques en acte : par une sémiose socialisée, on oscille entre *domaine perceptif* (versant esthésique) et *domaine du sens* (versants éthique, symbolique et affectif de l'espace). Ce passage de l'environnement à l'espace et au territoire peut être apprécié par les diverses *focalisations perceptives* et *discursives* opérées en interaction. La description collaborative de l'espace élabore des « actorialisations » et des « positions actancielles » (Greimas, 1966) aux saturations actualisées (rendues effectives) ou seulement potentialisées (rendues possibles). Situées et situantes, ces focalisations participent alors de l'émergence et de la gestion de l'« indexicalité » (Garfinkel, 1967), notamment par la mobilisation de déictiques au niveau multimodal. La formation, l'ancrage et la négociation de l'interaction se développent ainsi par une énonciation collaborative, selon des opérations d'« embrayage » et de « débrayage énonciatifs » (Jakobson, 1963) [10].

Pour le verbal, il s'agit principalement d'adverbes (« ici », « là », « là-bas »), de *noms de lieux* (« à Lyon », « en France » et, de manière métonymique, « dans les magazines européens »), *d'objets* (« le bowl », « les plateformes », « le hubba de foch »). Au niveau spatial et temporel, ces déictiques relèvent principalement d'une aspectualité *durative* (VF1 : « quand j'étais gamine ») ou *ponctuelle* (« il y a vingt ans »).

10. Les notions d'*embrayage* et de *débrayage* renvoient à la « prise en charge » ou à la « distanciation » énonciatives d'un locuteur / énonciateur dans un discours produit vers un interlocuteur / co-énonciateur, discours par lequel sont négociées les positions et les identités actorielles des personnes en situation d'interlocution comme des objets et des sujets de discours. Aussi, dans l'énonciation, il convient de différencier *adresse* (Kerbrat-Orecchioni, 1992) et *destination*, en ce sens qu'un énoncé peut être adressé à un interlocuteur tout en étant destiné à un autre : un exemple prototypique serait celui de la parole proférée sur une scène au théâtre où les paroles adressées entre les comédiens sont aussi destinées aux spectateurs. Une telle distinction se retrouve notamment chez François Rastier (2013).

Pour la posture et le mimo-gestuel, on retrouve principalement (i) les gestes de pointage par la main, par le regard (*cf.* figure 4) ou par des objets mobilisés en tant que prothèses du corps (comme le parapluie, *cf.* figure 8) et (ii) les rapprochements et éloignements du corps par rapport à un objet (*cf.* figure 9 où GU1 se rapproche du banc).

Cette balade urbaine constitue un temps et un espace de l'interaction desquels émergent une hétérogénéité actorielle, tentants et aboutissants d'une co-construction d'un *ici et maintenant* en relations à d'autres espaces, d'autres temps, d'autres acteurs, d'autres discours. Un territoire émerge ainsi de l'interaction par un *feuilletage*, une stratification discursive dont les couches possèdent quelques propriétés d'« interpénétration actorielle » (Basso Fossali, 2012) : la parole et la position d'un acteur sont influencée par celles des autres.

Les limites du *cadre interactionnel*, des *champs perceptifs et discursifs* ne sont pas déterminées par avance : elles se (re)dessinent par un parcours de l'espace et du temps, par des voix et des corps qui influent les uns sur les autres – de manière immédiate ou non, instrumentée ou non (*cf.* figure 3).

À un niveau méta- et réflexif, on peut questionner la place de notre dispositif dans l'interaction en cours.

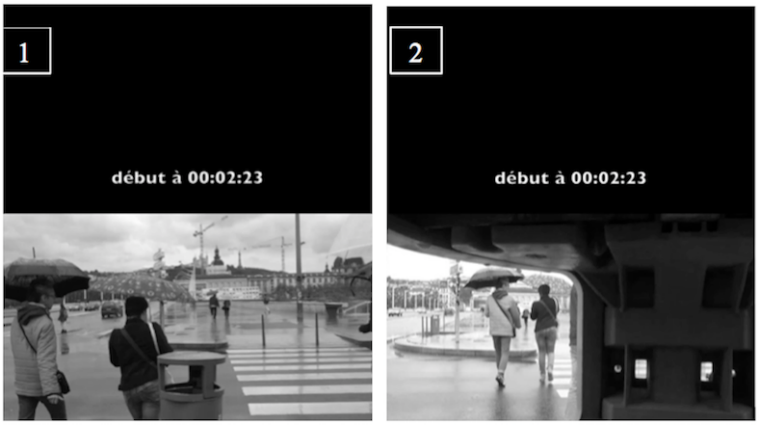


Figure 5 – « Effet poubelle » et limites du cadre

Entre le lieu du rendez-vous et le premier point d'arrêt, on note un passage tout à fait intéressant à cet égard (figure 5) : VF6 nous interroge sur l'usage et l'utilisation qu'elle peut faire de la caméra confiée au groupe : « j' p-\ (image 1) on peut faire des effets poubelles/ (image 2) ».

D'un point de vue linguistique, on observe une *auto-réparation auto-initiée* selon la typologie de (Sacks, Schegloff et Jefferson, 1977) : c'est l'intervention sur son propre discours de sa propre initiative (entre « j- » et « on peut »). Celle-ci peut être interprétée comme une tension entre une (demande d')autorisation valable pour elle

seule et une (demande d')autorisation valable pour quiconque utilise la caméra dans le groupe.

Par cette question rhétorique et ironique (qui a provoqué un rire chez VH1 et à laquelle nous n'avons pas répondu), un rapport particulier se profile à un niveau pragmatique :

(i) dans la définition et la délimitation, à tâtons, de l'entour de l'activité en cours : qui en fait partie ? quels sont les objets à expérimenter ?
(ii) dans la manière dont on *peut* agir l'environnement en formant un espace par la pratique de la caméra : quel type d'objet filmer et à quel moment ? comment filmer ? sur quels modes et quels tons ?

Une appropriation de la caméra et par la caméra se déploie pour et par l'instauration d'un point de vue sur et dans l'espace. Cette appropriation est multiple, ici : d'une part, des objets sont faits siens aux niveaux esthétique et symbolique et, d'autre part, une relation propre, légitime et licite aux sujets et objets par rapport à leurs valeurs dans un espace social. Une tension est à l'œuvre entre ce qui est propre et ce qui est impropre pour un cadre pragmatique à négocier et évaluer en situation.

Ainsi, dans une perspective dialogique, quelles seraient les formes de territoire dans un itinéraire programmé parcouru de manière située, entre le *patchwork*, le *palimpseste*, le *gruyère* et le *millefeuille* ?

1.3 L'ici, le là-bas et l'ailleurs : négociation de soi et de l'autre

Dans l'interaction, les voix et les corps se mettent tantôt en mouvement tantôt en silence. En *parcours*, les discours et les regards sur l'entour évoluent dans la création d'un *situs* particulier, de l'*ici* au *là-bas* et à l'*ailleurs* (Boudon, 2013) : les échanges font se mouvoir ou se cristalliser non seulement le corps des interactants, mais aussi une forme de la ville.

Pour affiner notre regard sur la négociation du sens de l'espace, sur la place et les rôles que tiennent et font tenir les uns et les autres des interactants, on s'intéresse aux domaines de la perception et du sens, à leur étendue et leurs limites, entre *proxémique spatiale* (Hall, 1971) et *proximité sémantique* (Rastier, 2011).

Un discours multimodal convoque, construit et négocie aussi bien des *scènes proximales* et *immédiates* que des *scènes distales* et *distantes*, remédiées dans l'espace et le temps : un *territoire éphémère* émerge d'un récit co-construit sur le mode de la *performance performative* (Thiburce, 2017). Une diversité d'événements sont liées dans (i) un *ici et maintenant* de la parole en interaction (ii) un *là-bas projectif et rétrospectif* de la balade ou d'un parcours de vie, et (iii) un *ailleurs* « -topique » dans lequel les interactants projettent des *valeurs auto-attribuées* (à/par *soi*) ou *hétéro-attribuées* (à/par l'*autre*) : ce qui est perçu, dit, montré et fait ici s'ancre par rapport à ce qui l'a été ou le sera là-bas ou ailleurs, par soi ou par autrui.

Les territoires du sens émergent d'un parcours physique et discursif dans l'étendue spatiale et temporelle de la ville, selon une épaisseur et une densité sémantique, affective et symbolique.

D'une part, les participants parlent aussi bien de Lyon que d'autres villes avant, maintenant et après. Des mouvements de *projection* et de *rétrojection* se déploient pour l'expression d'une *aspectualité ponctuelle* (« il y a quinze ans ») ou *durative* (GU2 : vingt-cinq ans de pratique de skate, effectivement on abîme mais c'est quand même relatif). Les paroles architecturent un lieu aux caractéristiques spécifiques (un spot de skate unique à Lyon et unique au monde jusqu'à présent : l'escalier aux « vingt-cinq marches ») ou partagées avec d'autres lieux (l'aspect silencieux de la « Small Place » et du spot « Foch »).

D'autre part, une densité de l'espace urbain est en jeu dans l'échange : un même objet peut être traité selon différentes perspectives en fonction des caractéristiques qui lui seront attribuées sur un plan d'*immanence* (Genette, 1994), mais surtout de manière transcendante dans l'appréciation subjective de l'espace et du temps de la pratique par un acteur individuel (un skateur ou non) et collectif (les skateurs et les participants).

Les caractéristiques de l'espace traversé sont ainsi mises en contraste avec celles d'espaces autres et d'espaces de l'autre, connus ou encore inconnus mais déjà dépréciés, rêvés ou fantasmés. À partir de l'ancrage d'une parole située et socialisée, un territoire prend forme par l'échange et la négociation d'un autre *monde possible* (Eco, [1979] 1985) – ou « d'un monde parallèle », comme le dit GU1 à la Small Place. Ces variations pour les skateurs et les autres usagers de l'espace public sont notamment à apprécier d'un point de vue toponymique. En attribuant un nom particulier à l'espace et en le « rebaptisant » (pour reprendre le mot de GU1), une resémantisation de l'espace (Perrin, 2009) s'opère selon diverses modalités, pour l'instauration d'un territoire individuel ou collectif.

D'un côté, on trouve la forme du *palimpseste* : un nom donné par les skateurs (« Small Place ») prend le dessus sur un nom administratif (« Square Jussieu ») et ne lui laisse pas/plus de place. Et de l'autre, les dénominations multiples forment un *millefeuille* : plusieurs noms sont attribués à un même lieu pour un même usager, comme « place Foch » et « place Maréchal Lyautey ». À ce niveau, l'enquête sur les liens entre dénomination, usages et pratiques langagières questionne les enjeux de l'appropriation : entre une parole institutionnelle (projet urbain) et ses propres expériences situées de l'espace public, jusqu'à quel point peut-on médier sa propre parole, remédier celle d'autrui ou ne pas connaître celle de l'autre sans être impropre au cadre de l'expérience collective ?

2 Pratiques de médiation et (re)médiation de pratiques

Nous avons ainsi problématisé l'intérêt de travailler sur la dimension multimodale des pratiques langagières pour appréhender divers modes de présence à la ville, entre existence institué et expérience instituante. Poursuivons l'enquête en tentant de voir en quoi la balade urbaine, en tant que pratique de remédiation située, est liée à la dimension praxéologique de la ville selon des *affordances* (Gibson, 1979) spécifiques.

Ces affordances constituent moins une matérialité codée dans un *design* qui se donnerait à percevoir et à déchiffrer de manière univoque, que des propriétés qui émergent

de la négociation de la perception de l'espace et des pratiques qui en sont faites (Beyaert-Geslin, 2012). Des articulations sont opérées entre (i) une pratique du skateboard là et avant avec une planche (ii) une pratique du skateboard *ici et maintenant* sans planche et (iii) d'autres pratiques d'un même objet (un bloc de pierre) qui se révèle être plusieurs objets (un banc, un spot de skate, un dispositif d'entrave à la montée d'escaliers).

Analysons ainsi les diverses focalisations perceptives et discursives opérées et activées des participants pour une (ré)appropriation de l'espace urbain.

2.1 Mimèsis, sémiosis et poïésis du territoire

L'évocation, l'élaboration et la stabilisation d'un territoire mettent en jeu le corps dans le rapport à l'espace et au temps par des *conduites d'actions*, entre « ajustement » (Landowski, 2006) et « accommodation » (Fontanille, 2011). Lors d'une séquence descriptive où GU2 mime la pratique du skate avec son parapluie (figures 6 et 7 ci-dessous), il y a une mise en relation d'une *mimèsis*, d'une *sémiosis* et d'une *poïesis* : il n'est pas là simplement à reproduire un *déjà-là*, mais il crée et recrée une pratique spécifique du skateboard en l'exprimant et en l'expérimentant avec les moyens du bord.

Après avoir été au skatepark de la Guillotière (1er point d'arrêt) pour problématiser le caractère inapproprié du design de certains dispositifs implémentés par les aménageurs, au spot « plan incliné » (2e point d'arrêt), ils proposent d'appréhender en quoi certains espaces sont perçus comme propices par des skateurs qui les détournent de leur(s) usage(s) programmé(s) [11].



Figure 6 – Entrée sur le banc, *grind* (image 1) et sortie avec un saut (image 2)

11. Dans l'autre occurrence de cette balade que nous avons suivie ayant eu lieu le dimanche 19 juin 2016, les guides n'ont pas donné à voir la pratique de cet espace au même niveau de granularité : ils ne l'ont énoncée que verbalement et pendant deux minutes. Alors même qu'il s'agit du même itinéraire et du même projet discursif, le fait que l'expérience de groupe varie profondément tient non seulement aux individus qui le composent, mais aussi, voire surtout, aux autres variables environnementales (contingences météorologiques, jour et moment de la journée, activités alentour et concurrentes, etc.).



Figure 7 – *Grind* de face (image 1) et de profil (image 2)

On observe là la formation d'un territoire selon (i) une *mimèsis*, par reproduction, monstration et ostension (Eco, [1975] 1992 ; Traverso et Ravazzolo, 2016) d'un geste et d'une pratique déjà effectués dans un là-bas spatio-temporel ; (ii) une *sémiosis*, par un discours sur des propriétés et des caractéristiques d'un objet de l'environnement (un banc dans son tout et ses parties) attribuées ici et maintenant ; et (iii) une *poïésis*, par la singularité d'un geste et d'une parole situés qui, non seulement s'adaptent à la contingence de l'espace interactionnel, mais le modifient également [12].

Pour décrire et définir en quoi cet espace est un spot de skateboard, GU2 opère une remédiation de la pratique de skateurs par son inscription individuelle et subjective dans la décomposition et la recomposition technique d'une figure de skate ayant été pratiquées là et avant, en l'occurrence le *grind* de face (figure 7 image 1) ou de profil (figure 7 image 2). En modélisant une pratique par un discours multimodal en écho à une séquence praxéologique, il réénonce et rejoue les diverses manières dont un banc est « skatable » dans son tout et ses parties par sa voix et ses gestes et son corps [13].

Ces (re)médiations du geste et de la parole d'un autre prennent forme pour et par l'élaboration d'un point de vue sur/dans l'espace public, selon un monitorage *polémologique* (Basso Fossali, 2012) de la ville, entre stabilisation et déstabilisation des valeurs en acte. Il y a en effet une tension entre (i) reprise et citation d'une pratique d'autrui (ii) adhésion et détachement par rapport à des valeurs et des significations des pratiques de la ville et (iii) trace de/à soi dans l'*ici et maintenant* de l'interaction. Les guides, en plus d'opérer une description d'un objet, d'une pratique et d'un discours qui a déjà eu lieu (dans ou en dehors du cadre de la balade urbaine), élaborent

12. Le terme *poïesis*, en philosophie, est mobilisé dans une relation triadique avec les termes *aisthesis* et *catharsis*. Ici, il faudrait observer les tenants et aboutissants d'une poétique de l'espace en interaction pour ses versants esthétiques (sensibles) et cathartiques (affectifs).

13. Nous n'avons pas la place de produire une analyse très fine de cette séquence, mais la description de ce spot de skate nous paraît tout à fait intéressante d'un point de vue de la définition d'un objet en interaction, en tension entre *construction d'un référent in praesentia* (Traverso et Ravazollo, 2016) et pratiques et connaissances de l'objet *in absentia*.

la scène en cours par rapport à une autre, de manière antérieure ou alternative en inscrivant l'espace de leurs discours.

Cet aspect de la balade urbaine est fondamental pour une approche située des *médiations* et les formes d'énonciation du sens de la ville qu'elles impliquent, en production comme en réception.

2.2 Remédiation culturelle, -scription du sens et -scription du soi

Dans notre corpus, les guides assurent la médiation d'une pratique individuelle et collective de l'espace (des skateurs) en direction des participants à un événement interactionnel en cours. Si nous portons une attention aux séquences descriptives collaboratives, c'est pour saisir la gestion d'un territoire institué par un processus sémiosique *in situ* et *in vivo*, une articulation spécifique des plans de l'expression et du contenu de l'espace par une énonciation et une interprétation situées et situantes.

Ces descriptions sur/dans l'espace se déploient selon diverses modalités de présence de locuteurs dans le discours d'un *énonciateur :* sous la forme (i) de *paroles rapportées directement et indirectement* et (ii) d'un geste repris, réitéré et transformé (la pratique du skateboard avec le parapluie). Ce processus de description articule une *dé*-scription de la trace de l'autre pour une *in*-scription d'une trace de soi. Cette -scription active un *déplacement des perceptions des participants* sur les versants épistémique et sensible de l'expérience. Sur le versant épistémique, une transformation s'opère sur une connaissance introjectée (d'une partie) de la ville : tel endroit est mobilisé comme lieu de station pour les uns (un banc) alors qu'il représente un spot de skate pour les autres (*cf.* figures 6 et 7). Sur le versant sensible, une focalisation s'opère sur un élément particulier par un déplacement du corps et une accommodation de la perception (au moins visuelle). Ces phénomènes se retrouvent au dernier arrêt où les guides comparent deux places contigües pour questionner l'origine de fissures.

En effet, à la place Tolozan (figure 8), telle fissure est caractérisée comme une altération naturelle (météorologie, caractéristiques géologiques) et non pas comme un dégât causé par des pratiques culturelles (skate et BMX). VH1 s'accroupie pour filmer ce qui vient d'être décrit et réénonce la parole des guides : « donc euh en fait ce qu'on expliquait, là le rebord il a été créé avec le temps, tout seul, parce que la place s'enfonce. Parce qu'on est vers la nappe alluviale du Rhône tout ça tout ça ».

En revanche, place Louis Pradel (figure 9), GU1 expliquent qu'elles sont les traces d'une pratique « sur une échelle de trente ans et à un usage ultra-intensif » et GU2 d'enchainer « on dit qu'on détériore mais bon ». Cette *mise à jour épistémique* a alors des répercussions immédiates sur le versant social et la polémologie de l'espace urbain : s'approprier la ville par le skateboard en la gravant au passage, est-ce dommageable ? et pour qui ?

Sur le versant sensible, on observe VH1 s'approcher de l'objet décrit en produisant un zoom avec la caméra : il l'appréhende plus finement, pour une meilleure *résolution.* Une articulation semble s'opérer entre *résolution épistémique* (connaissance avec un degré de finesse spécifique) et *résolution sensible* (un grain de la perception) sur un gradient allant de la basse à la haute résolution.



Figure 8 – Caméra, réénonciation et résolution de la perception



Figure 9 – Caméra et résolution de la perception

De manière attendue, ce processus de gestion d'une certaine résolution se déploie majoritairement pour les participants qui enquêtent et se questionnent sur un sens de la ville, n'étant familier ni au parcours ni au domaine du skateboard. Mais, il se produit également pour les guides.

Ci-dessous en figure 10, alors que GU2 évoque les caractéristiques du spot « plan incliné » en évoquant un « antiskate » délogé d'un banc par les skateurs [14], GU1 fixe ce banc (image 1), se déplace et se penche (image 2).



Figure 10 – Corps et résolution de la perception

La *description collaborative* a alors des effets sur la distance entre le soi et l'autre, entre ce qui est à soi et à l'autre : une dialectique s'active entre rapprochement et éloignement, tant pour le corps des acteurs au niveau spatial que pour un sens de la ville au niveau épistémique. La *mise en partage de l'expérience* de l'espace urbain met en jeu une -scription du sens sur le versant intime et le versant social de l'*agir* (Basso Fossali, 2012) : elle procède par négociation constante d'un *espace à soi* et un *espace du soi*, un *espace à l'autre* et un *espace de l'autre*. Les participants se réapproprient le discours et l'espace des uns et des autres dans une énonciation *polyphonique* (Mondada, 2000 : 183) de l'espace.

Par ailleurs, les échanges entre les participants se déroulent sur un mode qui ne tend pas forcément vers la *prescription*, ni la *souscription :* le territoire émerge d'une négociation des points de vue sans que l'adhésion à ceux-ci soit nécessairement partagée et attendue – tant pour l'évaluation du caractère prescriptif de la construction de l'espace urbain par les aménageurs que de la prévalence d'un système de valeurs sur un autre.

Les séquences descriptives analysées pourraient être abordées sur les plans de l'expression et du contenu des discours en parcours, en tension entre *matière*, *forme* et *substance* (Hjelmslev, 1971) de la ville [15].

14. Les antiskates sont des dispositifs implémentés par les instances en charge de l'aménagement et de la conception de l'espace public pour entraver la pratique du skateboard sur le mobilier urbain.

15. Cette tripartition a déjà été travaillée par Jean-Marie Klinkenberg (1996 : 112-114), dans la « description de la relation sémiotique qui se noue dans le signe » où « la transformation de la matière par la forme fournit une substance : la brique, terre moulée de façon à correspondre au modèle de la forme ». C'est par cette *transformation* que s'opère un passage du continu au discontinu. Pour notre part, nous pensons qu'il n'y a pas forcément de « modèle » impliqué dans cette transformation de la matière au cours de l'expérience située de la ville.

3 Matières, formes et substances de la ville

Le parcours de la balade urbaine se développe au fil d'une réflexion par rapport à un thème proposé et un itinéraire conçu. Ici, pour engager une réflexion et partager un intérêt porté à la pratique du skateboard, les guides élisent des lieux par où passer en relation à ce qu'ils cherchent à dire, à montrer et à faire avec un groupe *a posteriori*.

Les guides conceptualisent un itinéraire par lequel articuler leur légitimité (éthos), leurs discours (logos) et leurs sensibilités (pathos) avec un public pas encore rencontré. La sélection d'espaces et d'objets propices à la remédiation de pratiques culturelles et la création d'un discours s'opèrent de manière bilatérale dans la formation d'un itinéraire.

Afin de réfléchir aux divers phénomènes qui sous-tendent cette opération, les notions de *matière*, de *forme* et de *substance* permettent de mettre en lumière l'émergence de caractéristiques de l'espace dans un parcours *in situ* et *in vivo*. Chez Louis Hjelmslev (1971), elles forment une relation triadique – plutôt que trichotomique – où l'on peut apprécier des signes déjà formés et d'autres en train d'être substantifiés par une matière particulière : se forme un *-lecte* entre *invariants* et *variants* langagiers, aux niveaux individuel (idiolectal) et collectif (sociolectal) dans le rapport des langues aux discours de chacun des interactants.

Nous proposons ici quelques éléments de réflexion pour une approche de la variation des statuts de la ville et de la (trans)formation de l'espace lors de la balade urbaine, entre le *terreau*, le *terrain* et le *territoire*. Ces trois statuts de la ville ne sont pas à apprécier comme séparés les uns des autres ni comme imperméables. Complémentaires, ils apparaissent plus comme des phases en jeu dans le processus de sémiose socialisée de l'espace urbain. Un même objet de l'expérience pourra ainsi s'avérer être *terreau*, *terrain*, puis *territoire*, selon les relations que les participants instaurent, posent ou présupposent, dans la négociation du sens d'un objet et de leurs positions par rapport à cet objet et aux autres acteurs.

3.1 La matière de la ville, un terreau de la perception

Dans la ville, on trouve une hétérogénéité de matières dont la forme n'est pas toujours dessinée ni donnée à voir et dont la consistance n'est pas toujours (pré)déterminée pour un acteur. La *matière de la ville* pourrait être qualifiée de « brute » en ce qu'elle n'a pas encore reçu ni subi de traitement sémiosique par la parole en interaction : aucune valeur sémantique ni aucune valence syntaxique n'émergent dans la négociation collective du sens. À ce niveau, il y a bien des objets dont les contours sont formés par avance, par exemple un plan ou un banc, mais ils n'ont de cadre qu'absent, labile ou latent dans l'expérience *in situ* et *in vivo*. C'est cette latence qui pourrait selon nous être exprimée par le terme de *terreau*.

Ce *terreau de la ville* est là, possiblement fertile ou stérile, et ne trouve pas nécessairement une saisie ni une actorialisation dans le discours des participants [16]. On observe notamment des objets en co-présence des interactants pour lesquels aucune

16. Dans une perspective goffmanienne, il faudrait alors étudier la relation des participants à une vie de l'espace public : on s'attarderait sur les jeux d'*acteurs* et les passages entre rôles principaux (devant de la scène) et rôles secondaires (latéralisés), sur la fictionnalisation et la théâtralisation de soi et de l'autre,

articulation particulière n'est réalisée dans le discours socialisé (absence de focalisation discursive). Néanmoins, il serait hâtif et litigieux d'avancer qu'aucun des participants ne se questionne à leur sujet : si pouvons attester de la présence ou de l'absence d'actorialisations et de modalisations en interaction, entre les participants, il est plus difficile de déterminer ce qui se passe pour chacun des participants, en eux-mêmes et pour eux-mêmes. À ce niveau-là, la présence d'une autre phase de l'étude serait pertinente.

Postérieure au déroulement et à l'enregistrement de la balade urbaine, cette phase consisterait en la réalisation d'entretiens (semi- ou non directifs). Un discours des participants sur leur propre expérience de sémiose en interaction permettrait d'avoir quelques indices sur ce qui s'est joué pour chacun d'eux, *in situ* comme *a posteriori* : on aurait un matériau attestant d'une *(di)gestion de l'expérience*, à un niveau méta- et réflexif. Cette méthode nécessiterait d'être pensée et travaillée en amont de l'expérience première, afin qu'elle s'inscrive dans un dispositif global d'enquête et qu'elle ne constitue pas une phase adjointe qui servirait uniquement à panser une béance et une lacune de la méthode développée.

Par exemple, sur la figure 11 ci-dessous, on observe des objets de la ville qui pourraient être thématisés et évoqués par un discours multimodal en parcours, mais il n'en est rien.



Figure 11 – La matière de l'espace, un terreau du parcours

Les troncs d'arbres tagués (annotés d'un ovale blanc) ne font l'objet d'aucun échange. Les plots de bétons présents au sol (annotés d'un cercle noir), rémanences d'un ancien

ainsi que sur l'importance de la place des *figurants* et du *décor* dans le récit social tissé en interaction comme dans la gestion du cadre de l'interaction dans les activités quotidiennes.

parking sur le haut des quais du Rhône, ne font l'objet d'aucun discours. Les différentes matières au sol (annotées d'un carré blanc) entre goudron, herbe et sable stabilisé, ne font ici l'objet d'aucun discours, alors qu'elles le sont à d'autres points d'arrêts – notamment au « Bowl » de la Guillotière où le sol est caractérisé de « râpe à fromage » par GU2, un sol qui écorche la peau à la chute. Serait-ce donc parce qu'ils en ont déjà parlé qu'ils n'énoncent pas ces matières ? Serait-ce parce qu'ils ont d'autres aspects bien plus intéressants à traiter ?

Si nous n'avons pas de réponse à ces questions, dans d'autres circonstances, par exemple lors d'une balade sur la pratique du graffiti ou la reconversion des parkings à Lyon, ces objets auraient sans doute été énoncés, thématisés et actorialisés collectivement.

Cette *matière* et ce *terreau*, dans notre cas, restent un *à-percevoir* dans une relation transitive potentielle (pour / contre, avec / sans quelqu'un ou quelque chose), pour un acteur de l'espace public situé en dedans ou en dehors du *cadre participatif* de la balade.

3.2 La forme de la ville, un terrain pratiqué

La *forme de la ville*, quant à elle, constitue selon nous une forme grammaticialisée et énoncée qui émerge d'un processus sémiosique s'inscrivant dans un système méréologique : certaines des parties déjà distribuées sont réarticulées à celles en cours d'instauration, *et vice versa*. Le *terrain* est ce lieu où l'énonciation appartient au régime de la *reconnaissance performative*. Il faut entendre par là une reconnaissance qui ne consiste pas tant en la perception d'un *déjà-là* totalement préformé qu'en la reconnaissance d'une forme dont la *configuration* (Mondada, 2000 : 53) est mise en acte aux niveaux langagier et discursif, praxéologique et corporel.

Dans la balade, le *terrain* est l'itinéraire formé et proposé par GU1 et GU2 aux participants à un moment donné : il implique tant un regard activé sur la ville *in situ et in vivo* en formant un paysage urbain particulier, qu'une connaissance préalable liée à une identité actorielle, encyclopédique ou autre. La forme de la ville constitue *un terrain pratiqué et à rendre praticable* pour une expérience de l'espace et du temps, pour/par le corps et pour/par le discours. Dans la perspective d'une sémiotique narrative, la forme n'a pas encore reçu de modalisations actantielles dans la *mise en intrigue* (Ricœur, 1984) de l'expérience. Aussi, dans cette configuration, l'espace n'est pas qu'un circonstant de l'action : la ville est un acteur intégré à l'espace interactionnel qui n'a pas de valence modale particulière : on ne sait encore si elle est un sujet, un objet, un adjuvant, un opposant ou un instrument de la scène en train de se déployer et du récit en cours de création. Pour les guides, la forme de la ville émerge *d'un terrain pratiqué et à rendre praticable,* selon un rapport esthésique à l'espace et une mise en discours de ce rapport à un objet parmi d'autres.

Un objet a été perçu comme impliqué dans la scène de la pratique du skate, mais son statut n'a pas encore complètement émergé en interaction. Ce n'est qu'à la suite

d'une description mise en partage qu'une substance de l'espace émergera, de manière stabilisée et éphémère à la fois [17].

3.3 La substance de la ville, un territoire en partage

Troisième terme de la relation triadique proposée, la *substance de la ville* est caractérisée par l'attribution de valeurs à un espace de la part d'un acteur (individuel ou collectif). Une forme encore indéterminée dans le récit co-construit de manière écologique trouve alors une stabilisation sur ses versants épistémique et passionnel dans la relation aux interactants. L'itinéraire proposé se révèle être un *territoire en partage* [18], dans les deux acceptions du terme : il émerge tant (i) d'un partage phénoménologique, épistémique et affectif par une socialisation de l'expérience que (ii) d'un partage spatio-temporel par une délimitation géographique de l'espace et du temps, par les discours et les corps.

En même temps qu'un locuteur dépeint les traits spécifiques d'un espace, ses interlocuteurs réinterprètent leur entour et attribuent eux aussi, par voie de conséquence et d'inférence, des traits semblables ou autres : un (nouveau) territoire se dessine de manière dialogique à l'aune de leurs propres expériences. La perception et l'énonciation sur/dans l'espace – qui nécessite un point de vue – font également émerger des positions actorielles et actantielles des locuteurs eux-mêmes.

En effet, lorsque les participants caractérisent un espace et des pratiques qui en sont faites, ils caractérisent les autres acteurs et eux-mêmes. D'une certaine manière, les participants jouent le rôle de *sémiotiseur-sémiotisé*, comme nous le montrerons dans l'analyse ci-après.

Si l'itinéraire programmé relève d'une aspectualité *terminative* sur les plans spatial et épistémique (une direction vers un lieu d'arrivée et un objectif thématique), sa réalisation en parcours sur les plans phénoménologique, épistémique et passionnel relèvent de l'imprévu, d'un aspect *inchoatif* (perception et énonciation à venir de manière spontanée) et *atélique* (à l'orientation vers un autre possible, sans fin ni profondeur données en avance). Ceci peut notamment être apprécié dans la transcription suivante

17. Pour une réflexion affinée de la notion de performance, il faudrait étudier la tension à l'œuvre dans l'itinéraire, de sa conception et sa programmation par les guides à sa réalisation en acte. La question pourrait être abordée notamment par la dialectique entre *régime allographique* et *régime autographique* de la pratique (Genette, 1994), par le caractère récursif d'une inscription collective et individuelle des participants sur les réalisations antérieures et ultérieures.

18. Nous avons lu avec intérêt le travail ethnographique d'Anne Bossé (2015) sur l'urbanisation de la ville de Nantes à travers *la visite* en tant qu'*expérience spatiale*. C'est un passage sur l'appréhension *de l'espace paysagé à un espace partagé* qui a tout particulièrement attiré notre attention dans notre cheminement intellectuel. Selon Anne Bossé (2015 : 159-160), la visite, en tant qu'« activité collective de réception au cours de laquelle le visiteur occupe une posture de destinataire [...], conduit au partage, par les visiteurs, d'interprétations communes des paysages, des constructions, des boulevards, de la forme urbaine en générale, comme des intentions et des actions. Autant de modes d'appropriation d'une ville en train de se faire. La visite est un moment d'élaboration d'une culture commune de la ville. Mais les interprétations transmises, souvent adoptées et jugées convaincantes, n'en sont pas moins en partie filtrées et retravaillées par le visiteur. » En apportant une nuance mineure, l'expression d'*espace en partage* nous semble rendre compte de cette socialisation des expériences des usagers dans la ville – guides ou autres. Dans la perspective d'un dialogisme urbain, il faut différencier un espace *en* commun et un espace *du* commun, où s'éprouvent et s'énoncent des expériences pas nécessairement ou effectivement partagées de tous, ni en quantité ni en qualité. En cela même, une identité individuelle et collective s'élabore entre un *soi idem* (mêmeté) et un *soi ipse* (altérité) (Ricœur (1990) par une *mise en partage de l'expérience*, par la (re)médiation sociale d'une multiplicité de voix et de points de vue, siens et autres.

de paroles échangées au spot de skate dénommé la « Small Place » (3e point d'arrêt). GU1 et GU2 explicitent là les raisons pour lesquelles le centre-ville est un espace privilégié, en faisant référence à des propos échangés de manière antérieure, ce qui suscite quelques réactions et interventions chez les participants [19].

Extrait Small Place – Environnement idéal aux skateurs [20]

```
    ((01:08:01))
 1  GU1   <la mini-rampe à laquelle on va aller\ (.) qui est là-bas/>
 2        ((pointe en direction de la mini-rampe en question)) euh à la
 3        place foch/ place euh: \ maréchal lyautey/ pareil elle est
 4        suffisamment espacée/ pour pas créer de nuisances\ donc euh
 5        voilà/ i` y a des des solutions: existent\ qui en plus sont
 6        adaptées aux skateurs/  parce que voilà comme on l'a dit i`s
 7        ont besoin d'être au sein de la ville\ enfin on va l` plus voir
 8        [cette notion tout à  l'heure/   ]
 9  VF6   [oui/ et puis mais aussi j`pense/] si euh:\ `fin à force de
10        vous mettre toujours entre des bretelles d'autoroutes et des
11        périphériques (.) enfin j` sais pas vous vous avez pas envie
12        d'aller vous [tousser [toute la journée euh:     ]]
13  GU2               [   non/ [(.)c'est pour ça que:     ]]
14  GU1                        [exactement\ bien sûr ouais]
15  VF6   `fin c'est (hont-; on t`) [ou alors/ c'est un mode de:\ (.)
16        on les parque/]&
17  GU2                              [exactement ça on l'a pas amené mais
18        c'est vrai que]
19  VF6   &et on les tue à p`tit feu [avec les gaz d'échappement]
20        ((rires))
21  GU2                               [    ex- i` y a c` truc là/] déjà on
22        a tendance a vouloir nous parquer/ alors qu` c'est un sport qui
23        est né euh\ c'est comme des fois [on vous explique bah] vous
24        faites du:\ (.)&
25  VH1                                      [dans la rue euh:/   ]
26  GU2   &d` l'enduro\ c'`t-à-dire qu` vous aimez rouler dans les bois/
27        et puis qu` du jour au lend`main/ on vous dit bah nan/ en fait
28        là on [vous met dans un anneau/] et vous tournez en rond\&
29  VF6         [on les met en bande\    ]
30  GU2   & <(0.2) pas envie\> ((hochement de tête)) et en plus\ i`s
31        nous- déjà voilà\ on a un on veut nous parquer et on veut voir
32        où vous nous emmenez quoi/ donc euh[:\      ] (.)
33  VF6                                      [oui oui\]
34  GU1   [           et c` qu'il faut]
35  VF6   [mais vous y êtes pour rien/] parce que vous êtes bien restés ]
36  GU2   [                  non\ NON/] et on est les premiers à vouloir]
37        voir des jolies filles quand on rou:le\ i` y a/ on en reviendra
38        à vous parler avec louis pradel/ <de l'environnement idéal pour
39        aux skateurs/> ((geste d'enceinte)) avec [l'épicier à côté:/ ]
40        [euh:          ]
```

19. Nous n'avons pas réalisé une transcription de cette séquence au niveau de granularité le plus fin. Ici, nous n'analysons pas la séquentialité de l'interaction au niveau du geste ou de la prosodie, auquel cas une autre transcription aurait été réalisée en se situant à ce niveau de pertinence de l'activité langagière.

20. En ouverture et en fermeture de la transcription, les balises temporelles permettent de situer le début et la fin du passage dans la séquentialité de l'interaction. Nous avons mobilisé les conventions de transcription du Groupe ICOR : http ://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf.

[ ]	chevauchement - troncation	‘	élision
:	allongement = enchaînement (latching)	&	continuation
/	intonation montante / intonation descendante	(( ))	action
< >	portée d'une action (inaud.) segment inaudible	(.)	pause

```
41  VF2                                              [tient/ (.) avec les]
42          [filles\      ]
43  VF3     [ avec les fi-] les jolies filles qui vont ave:c/ euh
44          [un truc bien: classieux:\]&
45  VF4     [ (inaud.) <allez-y>      ] ((à GU1 et GU2))
46  VF3     &[en jupe\ hein/ tant pis: hein/ elles sont obligées d'être là/
47          ((rires))    ]&
48  GU2      [ ah qu'elles soient jolies ou pas ça:/ bon des fi:lles\ après
49          euh ((rires))]
50  VH1     c'est subjectif [ça/     ]
51  VF3                    &[ <et là/] ça tu vois GU2/ ((rires))   ]&
52  GU2                     [nan mais] l` truc tout bête/ ((rires))]&&
53  VF3     & [(.) coupe/> ((geste de la main sur la gorge et rires))]
54  GU2     &&[                                        ((rires))     ]
50   VH1     c'est subjectif [ça/     ]
51   VF3                     &[ <et là/] ça tu vois GU2/ ((rires))   ]&
52   GU2                      [nan mais] l` truc tout bête/ ((rires))]&&
53   VF3     & [(.) coupe/> ((geste de la main sur la gorge et rires))]
54   GU2     &&[                                        ((rires))     ]
55          l'épicier:/ enfin i` y a plein d` truc
56          [qui font que:/ on] ait [une activité de de centre ville\]&
57  VF4     [voilà/ l'épicier\]
58  VF7                    ((à VF4)) [   xxx l'épicier ouais ((rires))]
59  GU2     &et de: d'être planqués au fin fond du:\ d'un gymnase/ où
60          l'hiver l'eau elle est coupée parce que l` tuyau i` gêle\ enfin
61          i` y a plein d` truc comme ça/ où on a l` sentiment d'êt`/
62          (.)[cloisonnés]&
63  VF1        [(inaud.)  ]
64  GU2     &[donc nous on n'a pas envie de]
65  GU1      [  et par exemple/ par rapport] au bruit alors/ c'est clair
66          que: le skate ça fait du bruit\ c'est sûr\ (.) i` y a des:
67          circ-/ des: situations/ où: [ça fait plus de bruit] qu`
68          d'autres/
69  VF1                                 [<c'est moins (inaud.)>] ((à VF2 et
70          VF9))
    ((01:09:32))
```

Dans cette séquence, les paroles des guides sont soumises à l'appréciation et aux traitements de VF6 (lignes 9-12 ; 15-16 ; 19-20 ; 29 ; 33 ; 35) et de VF3 (lignes 43-44 ; 46-47 ; 51 et 54), sur deux modalités différentes et sur plusieurs *tours de parole* (Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974).

À propos d'une réflexion sur les enjeux de la construction de skateparks excentrés et de la pratique urbaine, VF6 tend non seulement à poursuivre les arguments de GU1 et GU2, mais à les amplifier aussi : elle réénonce la place faite aux skateurs dans la ville en énonçant qu'en les « mettant sur des bretelles d'autoroutes et des périphériques », « on les parque et on les tue à petit feu avec les gaz d'échappement ». Aussi mobilise-telle tant « vous » (lignes 10-12 et 35) que « on les » (lignes 19 et 29) pour référer au collectif de skateurs auquel appartiennent les guides : il y a là le passage de l'énonciation d'une voix qui est sienne à la réénonciation d'une voix imputée aux institutions d'aménagement et de conception de la ville.

Pour ce qui est de VF3, bien qu'elle et GU2 échangent sur le mode de la plaisanterie et de la connivence, une certaine polémologie (même si feinte) émerge pour le skateur lui-même. À partir du récit de GU2 sur l'« environnement idéal » au skateur, un

environnement où il fait bon vivre, où le skateur est entouré de toute commodité (l'épicier) et de « jolies filles » (à qui montrer la beauté de son art et la virtuosité de ses gestes ?), VF3 auto-initie un tour dans le but de réparer l'atteinte portée à la *face* (Goffman, 1974b) des « jolies filles ».

Une question d'ordre sociétal émerge là, sur les positions et les rôles de certains acteurs par rapport à d'autres, dans un conflit de valeurs axiologiques rapidement résolu. Par cet échange évaluatif, c'est non seulement les pratiques de la ville qui sont (re)configurées, modélisées et modalisées en interaction, mais aussi le statut des participants qui le co-construisent – voire d'un collectif auquel ils peuvent être assimilés, les skateurs pour GU2 et les filles pour VF3.

Le parcours de la matière de la ville jusqu'à sa substance ne se réalise cependant pas de manière unilatérale et unidirectionnelle. Si nous rendons compte jusqu'ici de la suite *terreau, terrain, territoire*, il y a également une suite *territoire, terrain, terreau.* En effet, le fait de co-énoncer un récit sur/dans l'espace public a des répercussions sur la manière dont, en retour, un espace futur de pratiques sera perçu, sémiotisé et approprié (ou non). Cette *mise en partage* d'une expérience et cette (re)territorialisation des pratiques reconfigurent ainsi les rapports que des usagers présents de manière immédiate entretiennent à la ville, aux normes sociolangagières, à leurs identités actorielles propres comme à celles d'autres acteurs.

Des territoires émergent de l'interaction par des traces et des *empreintes* (Fontanille, 2011) sur un espace sien ou autre, selon des (im)pressions plus ou moins fortes de la présence d'acteurs. Des pratiques sociales réalisées, actualisées ou potentialisées émergent comme appropriées (ou non) au cadre d'une expérience passée, en cours ou projetée. Quelle serait alors la *morphologie* de ce territoire éphémère élaboré en parcours ?

L'espace urbain est *archipel* par la diversité des dynamiques sémiotiques et des appropriations en jeu pour chaque acteur : à chaque passage, les participants architecturent leur propre espace aux niveaux esthétique, éthique et affectif dans un rapport intersubjectif à la ville, autant qu'ils participent (ou non) à l'élaboration d'un territoire de valeurs mises en commun (pas nécessairement partagées, ni consensuelles). Dans un parcours physique, énonciatif et passionnel, un archipel du sens de la ville se tisse (i) par l'articulation de passages et de formes co-énoncées dans l'*ici et maintenant* épais de la balade urbaine ; (ii) par l'amplification d'une situation locale, selon des conjonctions et des disjonctions avec des parcours biographiques qui débordent le cadre de cette expérience *in vivo*.

Conclusion et pistes ouvertes

Dans ce chapitre, nous avons cherché à questionner et problématiser les processus par lesquels une (re)médiation de l'expérience fait émerger un territoire dans une sémiose et une énonciation collaboratives de la ville, une (re)sémantisation et une (ré)appropriation d'un espace en interaction. Cette sémiose se déploie par des pratiques langagières situées *et* situantes, par rapport à d'autres pratiques, d'autres acteurs, d'autres espaces et d'autres temps. En parcours, les interactants instaurent un

rapport à l'espace selon une *mimèsis*, une *sémiosis* et une *poïésis* du territoire par des énonciations sur la ville et dans la ville.

Ces dernières sont négociées par une articulation située de *matières*, de *formes* et de *substances* pour une réflexion collective sur la formation – endogène ou exogène – d'un espace intime et social aux niveaux praxéologique, épistémique, symbolique et affectif. En cela, l'expérience socialisée participe de la (dé)stabilisation d'un territoire selon un dire, un montré et un faire *épisémiotiques* (Klinkenberg, 1996 ; Badir, 2014 : 349) qui aboutissent moins à une classification d'objets (contrairement à la *méta-sémiotique*) qu'à la distinction de pratiques pouvant dépasser ces classes d'objets, en tension entre disposition réflexive et posture transitive.

En effet, les participants négocient un sens de la ville qui vaut en un temps et un lieu pour eux, pour d'autres et avec d'autres, à partir de leurs propres expériences ou celles d'autres acteurs. La dimension réflexive en jeu dans la pratique épisémiotique réside dans la négociation d'un espace et d'une pratique qui part de soi-même. La dimension transitive du dire, du montré et du faire épisémiotique relève quant à elle de la caractérisation et de l'ancrage d'une situation par rapport à autrui et/ou pour autrui.

C'est dans cette tension entre réflexivité et transitivité que se situe la création d'un *référentiel commun*, d'*une plateforme de négociation des pratiques par une co-énonciation de valeurs axiologiques et écologiques de l'expérience*.

À partir de discours qui procèdent à un (ré)ancrage des acteurs, de l'espace et du temps de l'interaction, une piste intéressante se dessine pour une enquête sémiotique sur les pratiques communicationnelles. Au regard de cette épisémiotique, on voit bien que, si les participants à l'activité de groupe s'appuient sur un *ground* (Eco, [1979] 1985) dans l'opération de sémiose, sur un arrière-plan de connaissances, sur des valeurs sédimentées et introjectées, ils ont également (et avant tout ?) un rapport idiosyncrasique et immédiat à la ville dans une expérience *in situ*. L'expérience d'appropriation sur/dans l'espace se déploie par une dialectique entre un *territoire en partage* et un *territoire à partager*, selon un couplage entre système et environnement de valeurs individuelles et collectives à stabiliser.

D'un point de vue des pratiques de la ville, il serait judicieux d'étudier l'élaboration sociale d'un *tissu* urbain selon des accords, des raccords ou des déchirements entre des acteurs de territoires hétérogènes. On enquêterait sur les négociations d'un *droit de cité*, entre cohabitation (im)possible, compromis et exil dans la ville ; entre un espace à rendre (im)propre à une pratique, un espace à céder et un espace à défendre ou à fuir. On observerait ainsi la mesure selon laquelle la fertilité du terreau de la ville est entretenue par l'enrichissement des formes et des substances de l'espace, dans une approche dialogale et dialogique des territoires. Comment une *poétique de la ville* pourrait-elle s'opérer à partir d'une monoculture ou d'une culture hors-sol, transportable et transposable ici et là, sans réappropriation ni prise en compte / charge des spécificités du site ?

En cela même, le faire ethnométhodologique nous semble profitable pour appréhender les modalités de gestion des pratiques culturelles en interaction, des pratiques

sociales ordinaires (triviales, partagées et unifiantes) et hétérogènes (singulières et pluralisantes). En vue de questionner la (non) présence d'une *permaculture urbaine*, on enquêterait sur la diversité des acteurs de l'espace public et de leurs (r)apports à la ville dans la (trans)formation de territoires politiques, sociaux et culturels. Il s'agirait de saisir la mesure dans laquelle des usagers gèrent un sens de la ville en relation aux instances de conception et de régulation de l'espace public, pour chacun d'eux tout autant que pour leurs voisins et colocataires, en prenant position sans obligatoirement appartenir à un tout de manière intensive (prééminente) ou intensionnelle (encyclopédique et définitoire). En effet, jusqu'à quel point peut-il y avoir un espace qu'à soi dans la ville ? Dans quelle mesure des territoires hétérogènes peuvent-ils se trouver en co-présence, à un même point géographique ? Par qui, pour qui, et comment la ville fait-elle patrimoine*s* ? Par quelles stratégies énonciatives ces patrimoines sont-ils (d)énoncés et (dé)valorisés ?

Il s'agirait ainsi de poursuivre l'étude des transformations de l'environnement en *territoires à partager* et *en partage* (ou non) au-delà de la balade urbaine. Par un regard sur des variations et des passages dans des trajectoires concurrentes ou concourantes, on questionnerait des formes de coprésence sur d'autres terrains, entre assignation à résidence, cohabitation forcée et ouverture auto-initiée aux pratiques d'autres acteurs / actants, entre l'*idem* et l'*ipse*. Lors de la balade urbaine, GU2 dit de lui et des skateurs que, dans la ville, « nous sommes concrètement des bâtards, ce qui nous va bien » : être catégorisés *ni* piéton *ni* véhicule *de jure* laisse une marge de manœuvre aux skateurs pour un (ré)investissement et une (ré)appropriation de l'espace *de facto*.

La polémologie et la négociation des pratiques culturelles font de la ville un *terreau* où des *formes* sont co-construites par filiations et hybridités, autant que par des dynamiques singulières et inventives, *en parcours*. Un *territoire* intime et social se tisse donc dans toute sa plasticité (i) en « empreintant » un chemin indéterminé aux rencontres programmées, imprévues et surprenantes (ii) par des *trajets* dont les trajectoires du sens sont renégociées à chaque *passage* (iii) entre un héritage de pratiques culturelles à s'approprier et à valoriser et son propre sillon à creuser en cultivant une identité sienne et autre, par un récit social à élaborer dans l'intersubjectivité.

Bibliographie

AUGOYARD, Jean-François (2001), « La conduite de récit », *in* Michèle Grosjean & Jean-Paul Thibaud (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 176-196.

AUSTIN, John Langshaw (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.

BAKHTINE, Mikhail (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BADIR, Sémir (2014), *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.

BASSO FOSSALI, Pierluigi :

– (2017) « La dialectique entre parcours et passage : la configuration engageante du sens », *in* P. Ceccarini (éd.), *La notion de lieu. À partir des travaux de Pierre Boudon*, Montréal, Potential Architecture Book.

– (2015) « Émancipation et disproportion : pour une problématisation de la notion de culture en sémiotique », *in* Pierre Marillaud et Robert Gauthier (éds.), *Actes du XXXV Colloque d'Albi – Langages et Signification,* Juillet 2014, Albi, France, Université Jean-Jaurès, Toulouse, Culture et valeurs, p. 65-81.

– (2012) « Possibilisation, disproportion, interpénétration : trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des cultures*, Nouveaux Actes Sémiotiques, n° 115.

BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), *Sémiotique du design*, Paris, PUF, Formes sémiotiques.

BOSSÉ, Anne (2015), *La visite. Une expérience spatiale*, Rennes, PUR, Espace et territoires.

BOUDON, Pierre (2013), *L'architecture des lieux. Sémantique de l'édification et du territoire*, Montréal, Infolio.

DE CERTEAU, Michel (1990), *L'Invention du quotidien, 1. : Arts de faire*, Paris, Gallimard.

COSNIER, Jacques (2001), « L'éthologie des espaces publics », *in* Michèle Grosjean & Jean-Paul Thibaud (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 5-28.

DE STEFANI, Elwys, MONDADA, Lorenza (2017), « Who's the expert ? Negociating competence and authority in guided tours », *in* Dorien Van De Mieroop and Stephanie Schnurr (eds), *Discourse Approaches to Politics, Society and Culture*, 69, « Indentity struggles : Evidence from workplaces around the world », John Benjamins, p. 95-124.

DUCROT, Oswald (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

ECO, Umberto :

– (1979) *Lector in fabula*, Milan, Bompiani ; (1985) tr. fr. M. Bouzaher, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.

– (1975) *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani ; (1992) tr. fr. M. Bouzaher, *La production des signes*, Paris, LGF, Le livre de poche.

FONTANILLE, Jacques (2011), « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Semen*, 32, p. 31-158.

FOUCAULT, Michel (1966), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

GARFINKEL, Harold (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge : Polity Press.

GENETTE, Gérard (1994), *L'œuvre de l'art. Immanence et transcendance*, Paris, Seuil.

GIBSON, James (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin.

GOFFMAN, Erving :

– (1974a) *Frame analysis : An essay on the organization of experience*. Northeastern University Press Edition.

– (1974b) *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

– (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse.

GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, PUF, Formes sémiotiques.

HALL, Edward (1971), *La dimension cachée*, Paris, Seuil.

HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit (1ère éd. 1943).

INGOLD, Tim (2013), *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles.

JAKOBSON, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine :

– (2005) *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.

– (1992) *Les interactions verbales*. Tome 2, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, TRAVERSO, Véronique (dirs.) (2009), *Les interactions en site commercial. Variations et invariants,* ENS Editions.

KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université.

LAMIZET, Bernard (1997), « Incertitudes des territoires : approche conceptuelle », *Quaderni,* 34, « L'incertitude des territoires », p. 57-68.

LANDOWSKI, Éric (2006), « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes sémiotiques*, n° 101-103.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

MONDADA, Lorenza :

– (2012) « Organisation multimodale de la parole-en-interaction : pratiques incarnées d'introduction des référents », *Langue Française*, 175, p. 129-147.

– (2001) « L'entretien comme événement interactionnel », *in* Michèle Grosjean & Jean-Paul Thibaud (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 197-221.

– (2000) *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.

– (1999) « L'organisation séquentielle des ressources linguistiques dans l'élaboration collective des descriptions », *Langage et Société*, 89, p. 9-36.

PECQUEUX, Anthony (2012), « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*, p. 27-41.

PERRIN, Yves (dir.) (2009), *S'approprier les lieux. Histoires et pouvoirs : la resémantisation des édifices de l'Antiquité au mouvement de patrimonialisation contemporain*, Travaux du CERHI, vol. 9, Saint-Étienne, Publication de l'Université de Saint-Étienne.

PIKE, Kenneth (1967), *Language in relation to a unified theory of the structure of human behavior*, The Hague, Mouton.

RABATEL, Alain (2009), *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Tome 1, Limoges, Lambert-Lucas.

RASTIER, François :

– (2013) *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*, Paris, P.U.F..

– (2011) *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion.

– (1987) *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, Formes sémiotiques.

RICŒUR, Paul :

– (1990) *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

– (1984) *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil.

SACKS, Harvey (1992), *Lectures on Conversation*, Oxford, Blackwell.

SACKS, Harvey, SCHEGLOFF, Emmanuel A., JEFFERSON, Gail (1977), « The preference for self-correction in the organization of repair in conversation », *Language*, 53 (2), p. 361-382.

SACKS Harvey, SCHEGLOFF, Emmanuel A., JEFFERSON, Gail (1974), « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation », *Language*, n. 50 (4), p. 696-735.

THIBURCE, Julien :

– (en cours) *Le dialogisme urbain. De l'usage tacite des espaces publics aux formes d'appropriation narrative et affective de la ville*, Thèse de doctorat en sciences du langage, sous la direction de Pierluigi Basso Fossali, Université Lumière Lyon 2,Laboratoire ICAR, UMR 5191.

– (2017) « Paye ton musée ! Street art et (re)médiation culturelle en milieu urbain », *Ocula*, 18, « Street art. Iconoclastie et institutions », p. 85-101.

THIBURCE, Julien, CHERNYSHOVA, Elizaveta (2017), « "Il suffit juste d'avoir l'œil" ? Regards croisés sur la négociation en interaction », *Estudos Semióticos*, vol. 13, numéro spécial AJCS, p. 59–71.

TRAVERSO, Véronique :

– (2014) « Compétences montrées, compétences partagées, compétences situées : nomination et définition des objets dans les visites guidées », *in* S. Bornand et C. Leguy (éds.), *Compétences et performances. Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris, Karthala, p. 137-166.

– (2008) « Analyser un corpus de langue parlée en interaction : questions méthodologiques », *Verbum*, XXX (4), p. 313-328.

TRAVERSO, Véronique, RAVAZZOLO, Elisa (2016), « Définitions ostensives co-construites. Le cas de la visite guidée », *Langages*, n. 204, p. 43-66.

UEXKÜLL, Jakob von (2010), *Milieu animal et milieu humain*, tr. Ch. Martin-Freville et préf. D. Lestel, Rivages (1re éd. 1956).

WITTGENSTEIN, Ludwig (1975), *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard.